LES EMBELLISSEMENTS DU JARDIN DES PLANTES SOUS LA MONARCHIE DE JUILLET : L'AMBITION D'UN JARDIN-MONDE

par Julien Brault
Conservateur à l'Institut national d'histoire de l'art
julien.brault@inha.fr

Bénéficiant de crédits exceptionnels votés en 1833, le Muséum national d'Histoire naturelle de Paris a l'opportunité d'une modernisation sans précédent du jardin qui l'abrite et ne fait qu'un avec lui : le Jardin des Plantes. Le jeune architecte Charles Rohault de Fleury (1801-1875), nommé un an auparavant architecte en chef du Muséum, hérite ainsi de la responsabilité de concevoir des édifices et décors inédits qui reflètent l'ambition scientifique attachée à ce lieu : conserver et exposer l'ensemble des productions naturelles du globe.
Mots-clefs : *Jardin des Plantes, architecture, urbanisme, représentation du monde, histoire naturelle.*

Benefiting from exceptional credits voted in 1833, the Muséum national d'Hstoire naturelle de Paris had the opportunity to modernize the garden that houses it and was one with it: the Jardin des Plantes. The young architect Charles Rohault de Fleury (1801-1875), appointed a year earlier chief architect of the Museum, thus inherited the responsibility of designing new buildings and decorations that reflect the scientific ambition attached to this place: to preserve and exhibit all the natural productions of the globe.
Keywords *: Jardin des Plantes, architecture, urbanism, representation of the world, natural history.*

La Monarchie de Juillet ayant fait voter en 1833 un crédit exceptionnel pour l'achèvement du Muséum national d'Histoire naturelle, elle charge le jeune architecte en chef du Muséum, Charles Rohault de Fleury (1801-1875), d'un ambitieux programme d'embellissements et de constructions. Dans la lignée des extensions déjà réalisées au XVIIIe siècle par Buffon, le Jardin des Plantes s'étend alors vers la Seine et se dote de nouveaux édifices dont les plus fameux sont de nouvelles serres chaudes, une galerie de Minéralogie et une nouvelle singerie. Lors de cet âge d'or, les aménagements réalisés ou projetés manifestent peut-être davantage qu'à toute autre époque l'ambition du Jardin des Plantes de représenter toutes les richesses naturelles de la planète. À différentes échelles, les acteurs du moment ont l'opportunité de changer en profondeur le Jardin. Ils doivent aménager les nouveaux terrains annexés, imaginer quelles formes et technologies déployer pour parvenir à présenter des espèces jusque-là rétives au climat européen, décider quels nouveaux décors serviront d'écrin à des collections scientifiques en provenance des cinq continents. Ils rêvent aussi d'étendre encore le Jardin et de rapprocher celui-ci du cœur de la capitale, au moment où celle-ci s'apprête à redéfinir ses réseaux urbains à une échelle inédite. Ces embellissements obéissent-ils à un plan d'ensemble ou se font-ils au gré des opportunités ? L'ambition de conserver l'ensemble des richesses naturelles du globe a-t-elle abouti à la volonté de constituer une image du monde lui-même ? À partir d'une étude des plans du Jardin des Plantes et des édifices construits ou imaginés sous la Monarchie de Juillet, nous suivrons le fil de cette ambition de Jardin-Monde, afin d'en montrer les succès et les échecs, qui façonnent encore le visage actuel du Jardin des Plantes.

Situation du Jardin des Plantes en 1830

Un Jardin excentré

Construit deux siècles auparavant hors des enceintes de la ville, comme son voisin l'Observatoire, l'autre grande institution scientifique conçue sous Louis XIII, le Jardin des Plantes demeure en 1830 un lieu excentré, en témoigne la géographie parisienne mise en scène par Balzac dans *Le Père Goriot*, qui présente le Jardin des Plantes comme une promenade à l'écart de la ville et notamment du quartier à la mode situé entre le Palais Royal et le Boulevard. Le plan d'un guide anglais de 1830 est très parlant à cet égard, qui figure le jardin aux confins de l'espace touristique parisien d'alors (fig. 1).

Un ensemble de bâtiments hétéroclites

Avant les années 1830, le Muséum n'est pas en outre particulièrement réputé sur le plan architectural. Le bâtiment principal, le Cabinet d'Histoire naturelle, situé le long de la rue du Jardin du Roi, renferme une collection prestigieuse mais il n'est pas lui-même considéré comme un monument. En janvier 1832, l'architecte en chef du Muséum, le grand prix de Rome Louis Destouches (1788-1851), qui s'apprête à passer la main, dresse un constat sévère du Jardin-Muséum :

« Cet établissement fondé en 1635 fut d'abord établi dans une maison particulière à laquelle on joignit d'autres maisons à mesure que le besoin l'exigeait. Quelques bâtiments neufs furent construits de côté et d'autres dans le but seulement de satisfaire l'urgence du besoin, il en résulte que ces constructions ne peuvent ni sous le rapport de l'ensemble, ni sous celui du caractère former un muséum tel qu'on pourrait le désirer dans la capitale de la France[1]*. »*

Destouches est sévère avec les quelques bâtiments conçus depuis la Révolution car ceux-ci sont des réalisations notables en matière d'architecture publique, dues à d'excellents architectes. Le long de la rue de Seine (actuelle rue Cuvier), dans la partie du Jardin où se développe la Ménagerie, ont ainsi vu le jour depuis l'époque de l'intendance de Buffon le grand amphithéâtre conçu par Verniquet en 1787, l'orangerie de Molinos et Legrand (1800) et quelques édifices dans la Ménagerie, comme la rotonde pour les animaux paisibles de Molinos encore (1809). Mais il est vrai que ces constructions n'obéissaient pas à un plan d'ensemble. Le Jardin des Plantes ne figure d'ailleurs pas avant les années 1830 dans les plans de Paris ornés de vignettes représentant les principaux monuments de la ville. Sans doute la renommée scientifique grandissante du Muséum, son succès auprès des touristes, lui permettent-ils alors d'intégrer subitement ce Panthéon. On le voit sur le plan de Paris joint au *Dictionnaire historique de Paris* de Dufey et Béraud, paru en 1825[2] ou encore sur un plan de la ville de Paris publié en 1830[3] (fig. 2). Mais c'est une vue classique du Jardin prise depuis la Seine vers le Cabinet, qui reprend plus ou moins d'anciennes estampes du début du siècle et qui cherche à rendre compte du Jardin, non d'un monument particulièrement brillant. La presse spécialisée ne dit pas autre chose, qui en 1831 réclame qu'on dote enfin le Muséum d'un caractère « *architectonique et grandiose*[4]».

Des équipements vieillots

Même constat défavorable à l'égard des installations techniques qui ne sont plus à la hauteur. Les serres Baudin et Philibert, les plus récentes du Jardin, étaient relativement satisfaisantes pour la conservation des végétaux mais pas à la dimension requise, qui contraignaient les jardiniers à couper les branches et élaguer la cime des arbres équatoriaux[5], et qui forçaient le visiteur à se baisser pour les traverser[6]. Les titulaires des chaires eux-mêmes émettent de sérieuses critiques sur leurs performances. Les voyageurs qui avaient la chance de parcourir l'Europe comme Auguste Kotzebue, les décrivent comme nettement inférieures à celles de Schönbrunn à Vienne, alors réputées les plus belles d'Europe. Joseph Deleuze, le bibliothécaire du Muséum dont l'entreprise hagiographique éreinte rarement l'institution, ne dit pas autre chose et si l'on se fie à lui, un plan de reconstruction des serres était déjà en préparation dans les dernières années de la Restauration[7].

L'inachèvement du grand dessein révolutionnaire

L'insatisfaction générale s'explique aussi par le fait qu'une grande aspiration a pris corps au Muséum depuis le début du XIXe siècle. Elle a connu ses prémisses sous l'intendance de Buffon et a trouvé une expression à la Révolution, au moment de la fondation du Muséum national d'Histoire naturelle. C'est l'idée que le Muséum n'est pas *achevé*. On en trouve la mention à de nombreuses reprises dans les archives et la presse postrévolutionnaires :

« Malheureusement les circonstances n'ont pas permis de verser les fonds nécessaires à l'achèvement des travaux commencés, pour donner à ce grand établissement toute sa splendeur et le développement de toutes ses richesses[7]*.*

C'est encore sous ce libellé d'achèvement que sont indiqués les travaux envisagés pour le Muséum dans

1 A.N. F21 1569, État des terreins, bâtimens et constructions qui composent l'Établissement du Muséum d'histoire naturelle en 1832, Destouches, 23 janvier 1832.

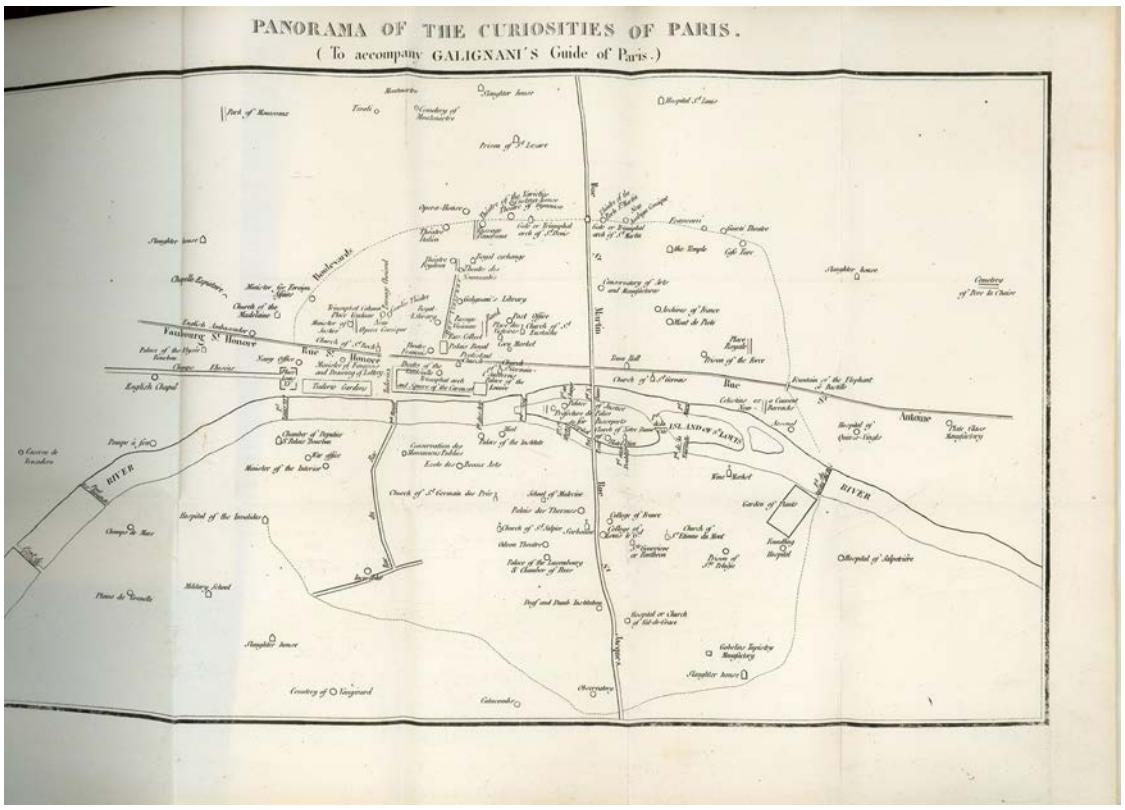
2 Béraud et Dufey, *Dictionnaire historique de Paris*, tome 1, A la librairie nationale étrangère Paris, 1825.

3 Nouveau plan routier de la ville de Paris, revu et corrigé en 1830, orné de ses principaux monuments, Paris, Le Roi, 1830.

4 « Architecture. Embellissements de Paris. » *Journal des artistes*, 1831, p.442.

5 Deleuze, Joseph Philippe François, *Histoire et description du Muséum royal d'histoire naturelle*, chez M.A.Royer au Jardin du roi, Paris, 1823, p.300-301.

6 Auguste Kotzbue, *Souvenirs de Paris,* tome second, Chez Barba, Paris, 1805, p.146-147.


PANORAMA OF THE CURIOSITIES OF PARIS.
(To accompany GALIGNANI'S Guide of Paris.)
Boulevards
Faubourg St Honoré
Rue St Honoré
Tuileries Gardens
Rue
Rue
Rue
Antoine
ISLAND OF LOUIS
RIVER
RIVER
Wine Market
Garden of Plants
Church of St Germain
Church of St Germain des Prés
Church of St Sulpice
Church of St Etienne du Mont
Church of St Denis
Church of St Louis
Church of St Eustache
Church of St Roch
Church of the Madeleine
Palace of the Tuileries
Palace of the Luxembourg
Palace of the Institute
Palace of the Ministers
Palace of the Chamber of Peers
Palace of the Chamber of Deputies
Palace of the Thermes
Palace of the Exchequer
Palace of the Tribunal
Palace of the Peers
Palace of the Ministers
Palace of the Hôtel de Ville
Palace of the Hôtel Dieu
Palace of the Hôtel des Invalides
Palace of the Hôtel des Monnaies
Palace of the Hôtel des Postes
Palace of the Hôtel des Finances
Palace of the Hôtel des Ministères
Palace of the Hôtel des Pairs
Palace of the Hôtel des Ministères
Palace of the Hôtel des Ministères
Palace of the Hôtel des Ministères

le budget du ministère de l'Intérieur pour l'an VII[8]. En sous-texte, il y a un grand dessein qui a hanté le Muséum et dont on trouve des variantes à différentes époques. Dans les premières années du XIXe siècle, il est matérialisé par les projets successifs de Jacques Molinos[9] et de Gabriel Thouin[10] (fig.3). Molinos fut l'architecte en chef du Muséum de 1794 à 1821 et à ce titre son projet peut être considéré comme l'expression fiable d'une aspiration institutionnelle. Le projet de Thouin, quant à lui, fait partie d'une publication qui propose des modèles de jardins et pouvait avoir une plus grande liberté. Mais Gabriel Thouin, qui publie dans le même recueil un plan du Jardin de Roi existant, était le frère du jardinier en chef du Muséum et était nécessairement très au courant des espoirs de l'établissement. Ces deux projets impliquaient une extension considérable et quasi identique de la surface du Muséum vers la Seine d'une part et vers le boulevard Saint-Marcel d'autre part, ainsi que la construction de nombreux édifices supplémentaires.

Au moment de la préparation par les pouvoirs publics de la loi de 1833, sorte d'immense plan de relance national qui comprenait l'achèvement de plusieurs grands monuments de la capitale (seront inclus le Palais d'Orsay, l'Arc de triomphe de l'Étoile, ou encore l'Église de la Madeleine), le lobbying des professeurs du Muséum dans les hautes sphères du pouvoir dut certainement jouer en faveur du Muséum. Contrairement aux monuments parisiens précités, l'ambition d'achever le Muséum était pourtant vertigineuse. Il ne s'agissait pas en effet de terminer un bâtiment mais de parvenir à conserver et exposer toutes les richesses naturelles du globe ! Car la prémisse ancienne est que le Jardin des Plantes et le Cabinet d'histoire naturelle en particulier sont un tableau de l'ensemble des productions naturelles de la Terre : « *Le Cabinet et le jardin offrent le tableau, en raccourci, des productions de la nature entière*[11]. » Mais le Cabinet ne présentait qu'une nature morte et desséchée alors que le Muséum ambitionne désormais de conserver et exposer vivantes toutes les productions de la nature. Ce décalage entre le but final projeté et la réalité du Muséum à la Révolution explique le développement rapide et continu de la Ménagerie dans les trois décennies qui suivent la fondation du Muséum. La modernisation des cages existantes, la conception de nouvelles fabriques capables de conserver les espèces exotiques est déjà au cœur de l'action du Muséum sous la Restauration.

Des crédits exceptionnels votés en 1833

S'il ne permettait pas d'exaucer magiquement l'utopie postrévolutionnaire, le programme rendu possible par la loi de 1833, très ambitieux, visait à remédier à l'infériorité technique et au manque de place du Muséum pour exposer les richesses amassées qui n'avaient pu jusqu'alors être déployées :

« *Le Muséum d'Histoire naturelle manque d'espace pour déployer ses cultures, d'eau pour les arroser, de serres pour les enfermer. Il manque de galeries pour ses collections. Nous y avons vu les plus riches objets d'études enfouis dans des caisses, rester inutiles pour l'étude de la science. On le concevra quand on saura que depuis Louis XIII, il n'a presque rien été dépensé pour en agrandir le local. Au lieu d'une faible somme annuelle, n'apportant qu'un palliatif insuffisant à l'état de gêne où se trouve la plus belle des sciences dans notre Muséum, nous vous demandons le total nécessaire pour agrandir les terrains, amener les eaux de l'Ourcq, construire une serre et une galerie minéralogique, qui permettra d'exposer au public les matériaux de la grande science créée par l'illustre Cuvier.*[12] »

Tout à coup le Muséum bénéficie d'un crédit exceptionnel qui va lui permettre de mettre en œuvre un véritable programme de grands travaux, qui façonnent le visage de l'établissement jusqu'à aujourd'hui. Trois édifices majeurs sont construits en un temps record : de nouvelles serres chaudes, révolutionnaires sur le plan technique et beaucoup plus vastes que les précédentes, une galerie de Minéralogie, considérée comme le premier bâtiment en France construit *ex-nihilo* pour assurer des fonctions muséales, une nouvelle singerie, qui va pendant longtemps être le modèle de ce type de programme en Europe. On achète et aménage aussi de nouveaux terrains, on dote le Jardin de deux nouvelles entrées et on réalise un réservoir qui doit à terme être la tête de pont d'un ambitieux système d'irrigation (fig. 4). Ainsi doté, le Jardin a vocation à être le lieu de conservation et d'exposition de toutes les richesses de la nature. Une ambition qui ne consiste plus seulement à rassembler ces richesses dans de nouveaux écrins mais à représenter le monde lui-même.

7 Bénézech, Pierre, *Compte rendu par Pierre Benezech, ministre de l'Intérieur, de son administration, depuis le 1er vendémiaire de l'an V jusqu'au 13 thermidor suivant, Paris*, 1797, p.40.
8 *ibid*. p. 40
9 Reproduit dans l'essai d'Emma Spary *Le Jardin d'utopie*, p. 281.
10 Gabriel Thouin, Plans raisonnés de toutes les espèces de jardins, de l'Imprimerie de Lebègue, Paris, 1820.
11 Jacques-Antoine Dulaure, *Nouvelle description des curiosités de Paris*, 1791, Paris, chez Le Jay, troisième édition, t.2, p.115.
12 *Exposé des motifs et projet de loi sur les travaux publics à continuer ou à entreprendre, présentés par M. le Ministre secrétaire d'Etat du commerce et des travaux publics. Séance du 29 avril 1833, p.12-13.*

L'architecture pour faire du Jardin une image du monde ?

Un jardin géographique

Qu'un jardin botanique soit un reflet du monde est inhérent à sa vocation : collecter les richesses naturelles du globe. À elle seule l'École de Botanique, la partie du jardin spécifiquement consacrée à l'étude des plantes indigènes, replantée en 1802 par les soins du botaniste René Desfontaines, contient en 1828 six mille cinq cents espèces de plantes, classées d'après la méthode naturelle de Jussieu. Ce Jardin régulier avec ses carrés soumis à une vision classificatrice est donc la première des homothéties des cinq continents. Les spécimens conservés dans l'enceinte du jardin diffusent par métonymie sur un certain nombre d'infrastructures : on parlera plus tard de serre « mexicaine » ou de serre « australienne ».

L'idée qu'une promenade au Jardin des Plantes soit l'équivalent d'un voyage autour du monde est d'ailleurs triviale, comme l'atteste le titre même et l'incipit du *Voyage au Jardin des Plantes* de Jauffret (1798)[13]. Ce rapport de représentation est régulièrement renforcé par les gravures qui illustrent les manuels et descriptions du Jardin qui mobilisent parfois une iconographie stéréotypée mais efficace, faisant référence aux aires géographiques de provenance des spécimens. Ainsi l'oie d'Egypte est-elle représentée dans *La Ménagerie du Muséum national d'histoire naturelle* arpentant les vestiges d'un temple égyptien (fig. 5), un complément iconographique expliqué par Etienne Geoffroy Saint-Hilaire dans la notice qu'il consacre à l'ANAS ÆGYPTIACA :

« *Le citoyen Maréchal, qui a toujours l'attention d'indiquer par quelques attributs caractéristiques dont il orne le fond de ses tableaux, le climat de chaque animal, s'est de plus proposé de donner ici, d'après des dessins originaux, une esquisse de la manière dont figure l'Oie Sacrée dans les scènes religieuses des monuments égyptiens.*[14]»

Autre référence géographique du jardin : la partie pittoresque, située le long de la rue de Seine, a été l'occasion au début du XIXe siècle de renouveler d'une manière originale la mode des jardins anglo-chinois chère au siècle précédent. Les fabriques construites pour abriter les bêtes ne reflètent pas différentes régions du monde : l'architecte les a toutes conçues comme de petits chalets de montagne avec des treillages de bois, jouant sur le relief de cette partie du Jardin et s'appuyant certainement sur une mode de la montagne pittoresque que l'on constate dans certains lieux de fêtes parisiens du début du XIXe siècle, comme le Tivoli d'hiver sur l'île de la Cité. Pour cette raison, cette partie du Jardin sera pour longtemps baptisée « la Vallée suisse » (fig. 6).

Malgré cela on ne peut pas parler à l'aube des grandes transformations des années 1830 du Jardin comme d'une représentation *imagée* du monde. Le jardin botanique donnait plutôt l'image de la classification d'après laquelle il était ordonné. L'iconographie exotique des manuels ne correspondait pas dans la réalité à des décors installés dans les parcs de la Ménagerie elle-même. Quant à la Vallée suisse, elle renouvelait une tradition de l'art des jardins, mais n'obéissait nullement à un objectif scientifique de représenter une région donnée du globe. On ne trouve d'ailleurs dans les archives institutionnelles de l'époque aucune preuve qu'il y ait eu une volonté concertée de faire du Jardin un ensemble architectonique propre à donner une image du monde. L'essor de l'architecture va-t-il changer la donne ? N'est-ce pas une occasion de créer des édifices et décors, qui, en mobilisant les ressources de l'art, vont pouvoir donner une idée plus complète du globe ? Ce glissement fut opéré par certains :

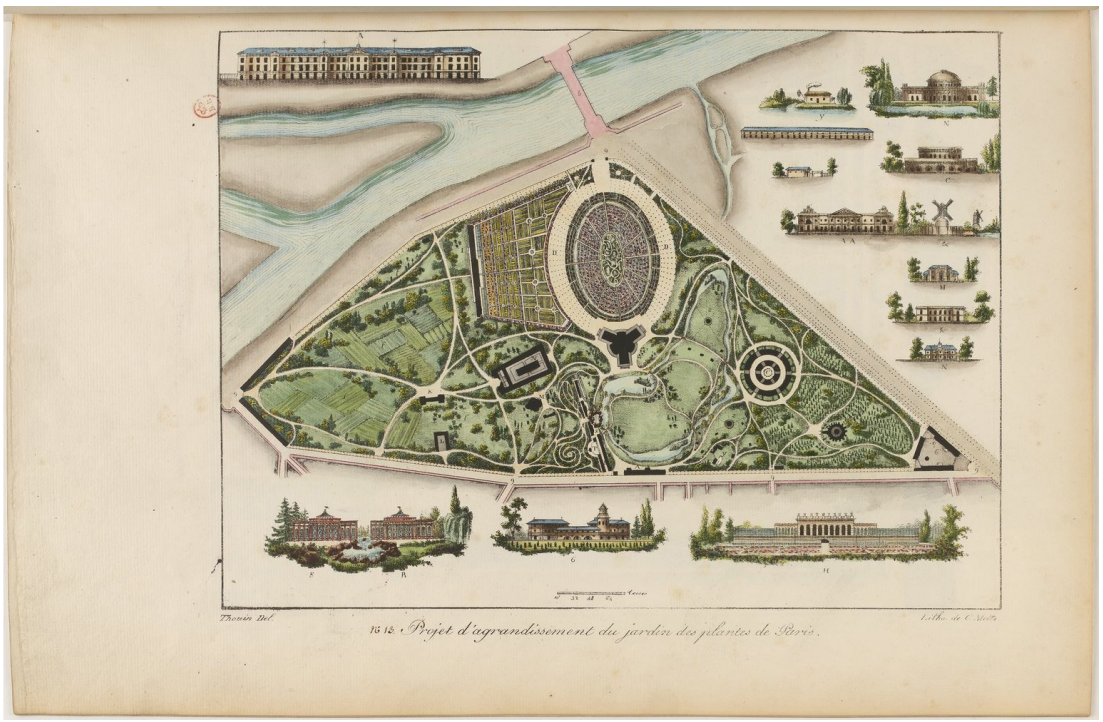
« *Les destinées futures de l'établissement sont fixées d'avance par l'idée-mère qui présida, en 93, à sa renaissance. Le nouveau Jardin des Plantes doit être une représentation du globe et de ses habitants.*[15] »

Idée oh combien ambitieuse, qui fait écho à d'autre idées semblables exprimées alors en Europe. L'horticulteur Loudon, l'un des hommes clés de la révolution horticole anglaise, avait imaginé dès 1817 recréer en Europe un milieu tropical complet avec sa faune et sa flore et même les habitants des zones géographiques concernées :

« *Perhaps the time may arrive when such artificial climates will not only be stocked with appropriate birds, fishes, and harmless animals, but with examples of the human species from the different countries imitated, habited in their particular costumes, and who may serve as gardeners or curators of the different productions.* [16]»

De la réunion des productions de la nature à la représentation du globe et de ses habitants, il n'y avait

13 Louis-François Jauffet, *Voyage au Jardin des Plantes*, Paris, de l'imprimerie de Ch. Houel, Paris, 1798.
14 Cuvier, Georges *et al.*, *La ménagerie du Muséum national d'histoire naturelle, ou Les animaux vivants*, Paris, 1801.
15 Alphonse Esquiros, *Paris, ou Les sciences, les institutions, et les mœurs au XIXe siècle*, tome premier, 1847, p.226-227.
16 John Claudius Loudon, *Remarks on the construction of hothouses*, Taylor, London, 1817, p.49.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Figure 3 : Projet d'agrandissement du Jardin des Plantes de Paris, Gabriel Thouin, 1820. Source : BnF.

Figure 4 : Plan du Jardin des Plantes en 1828, augmenté en 1834 des premiers projets conçus par Charles Rohault de Fleury. Source : Arch. nat.

donc qu'un pas à franchir mais aussi un petit fossé que l'architecte, organisateur du Jardin, concepteur des édifices et force de proposition en matière de décors, allait s'efforcer de franchir.

Galeries et fabriques : une image du monde ou de l'organisation administrative du Muséum ?

Dans quelles formes concrètes une ambition aussi vaste que nébuleuse va-t-elle se traduire ? Lorsque la loi est votée, on connaît les bâtiments qui doivent être construits en priorité. Le visage du Jardin va changer mais ce qui n'est pas moins intéressant que le changement lui-même, c'est qu'en un laps de temps très court, il faut tout à coup prendre des décisions très structurantes, et que les acteurs qui président aux destinées du Muséum (le Ministère de l'intérieur - qui gère les travaux publics - le Conseil des bâtiments civils, l'instance qui valide toute nouvelle construction publique, les titulaires des chaires du Muséum qui dirigent collégialement l'institution depuis 1793 et l'architecte en chef du Muséum) doivent s'accorder. Pour la galerie de Minéralogie par exemple, il faut choisir entre créer une extension des galeries d'histoire naturelle existantes et une galerie séparée. La première solution aurait le mérite de garder tous les règnes ensemble. Mais les professeurs défendent le second parti, qui sera extrêmement structurant ensuite pour le Muséum. Le parti général qui prend alors forme constitue davantage un reflet de l'organisation administrative du Muséum fondé en 1793 qui repose sur un équilibre collégial entre douze grandes chaires, qu'une image du monde. Le Muséum aura au cours du temps des hésitations. Des corps de bâtiments seront plus tard créés afin de rattacher les principaux bâtiments entre eux, avant d'être à nouveau démolis dans les années 1990. Ce parti de galeries indépendantes les unes des autres est finalement celui du Muséum aujourd'hui. De manière générale, on aurait tort de surestimer l'anticipation et la vision d'un collège de professeurs qui dans la pratique étaient loin d'être toujours d'accord : il semble qu'ils aient toujours achoppé par exemple à s'accorder sur un plan général de la Ménagerie. Rohault se plaint d'ailleurs à plusieurs reprises de leurs lenteurs, voire de leur incapacité à valider ses propositions d'aménagement du Jardin.

Une volonté d'exposition globalisante

Dans les édifices eux-mêmes, en revanche, le désir d'une exposition globale et panoramique des richesses naturelles est une constante. Elle a pour corollaire, dès que cela est possible, la volonté d'immerger le spectateur dans le spectacle de la nature. La révolution technique importée de l'Angleterre, incarnée par un emploi nouveau du fer et du verre et par des systèmes de chauffage perfectionnés, permet d'espérer conquérir l'ensemble de la création. La Monarchie de Juillet est encore une période de conquête durant laquelle on cherche à conserver durablement vivantes les espèces tropicales les plus rétives au climat européen. Un dictionnaire des sciences naturelles paru en 1816, auquel plusieurs professeurs du Jardin du Roi ont contribué, présente par exemple le *Gymnotus electricus* (l'anguille électrique) comme un poisson extraordinaire qui n'avait été transporté que deux fois vivant en Europe *: « Walsh, comme nous l'avons fait présumer déjà, en a eu un individu à Londres en 1778, et un autre a existé quatre mois dans la maison de M.Tahlberg, à Stockholm, au commencement de l'année 1797*[17] ». Deleuze, le bibliothécaire du Muséum, écrit en 1823 qu'un de ces gymnotes a été apporté vivant à la ménagerie « *mais on n'a pu le conserver assez longtemps pour répéter toutes les expériences que M. de Humboldt avait faites en Amérique.*[18]»

De manière concomitante, avec l'emploi du fer et du verre, un idéal de transparence se fait jour, qui se concrétise avec le remplacement progressif des treillages en bois par ceux en fer, beaucoup plus minces. Le pittoresque post-dix-septièmiste laisse la place au déploiement de la technique et à de nouveaux dispositifs scéniques qui permettent d'embrasser la nature d'un seul regard. Dans les nouvelles serres chaudes, une galerie à mi-hauteur conçue par Rohault permit tout à coup à des visiteurs qui devaient se baisser jusqu'alors, d'admirer la cime des arbres, leur offrant ainsi un point de vue surplombant et panoramique. La singerie, d'abord imaginée par Rohault comme un bâtiment en ligne droite, sera finalement un bâtiment semi-circulaire avec son proscenium séparé des spectateurs par de simples grilles de fer, qui avait vocation à devenir « *un véritable théâtre* [19]». Mais l'incarnation par excellence de cette utopie panoramique était le projet de volière pour les oiseaux des tropiques imaginé par Charles Rohault de Fleury qui envisageait d'immerger le

17 *Encyclopédie méthodique. Agriculture*, par MM. Tessier, Thouin et Bosc, tome sixième, Chez Mme Veuve Agasse, Paris, 1816.
18 Deleuze, *op. cit.*, p.548.
19 Rohault de Fleury, Charles, *Muséum d'Histoire naturelle : serres chaudes, galerie de minéralogie, etc.*, Didot, Paris, 1837.
20 Julien Brault, *De fer et de verre. L'étonnante volière de l'architecte Charles Rohault de Fleury,* Presses scientifiques du Muséum, à paraître en 2022.

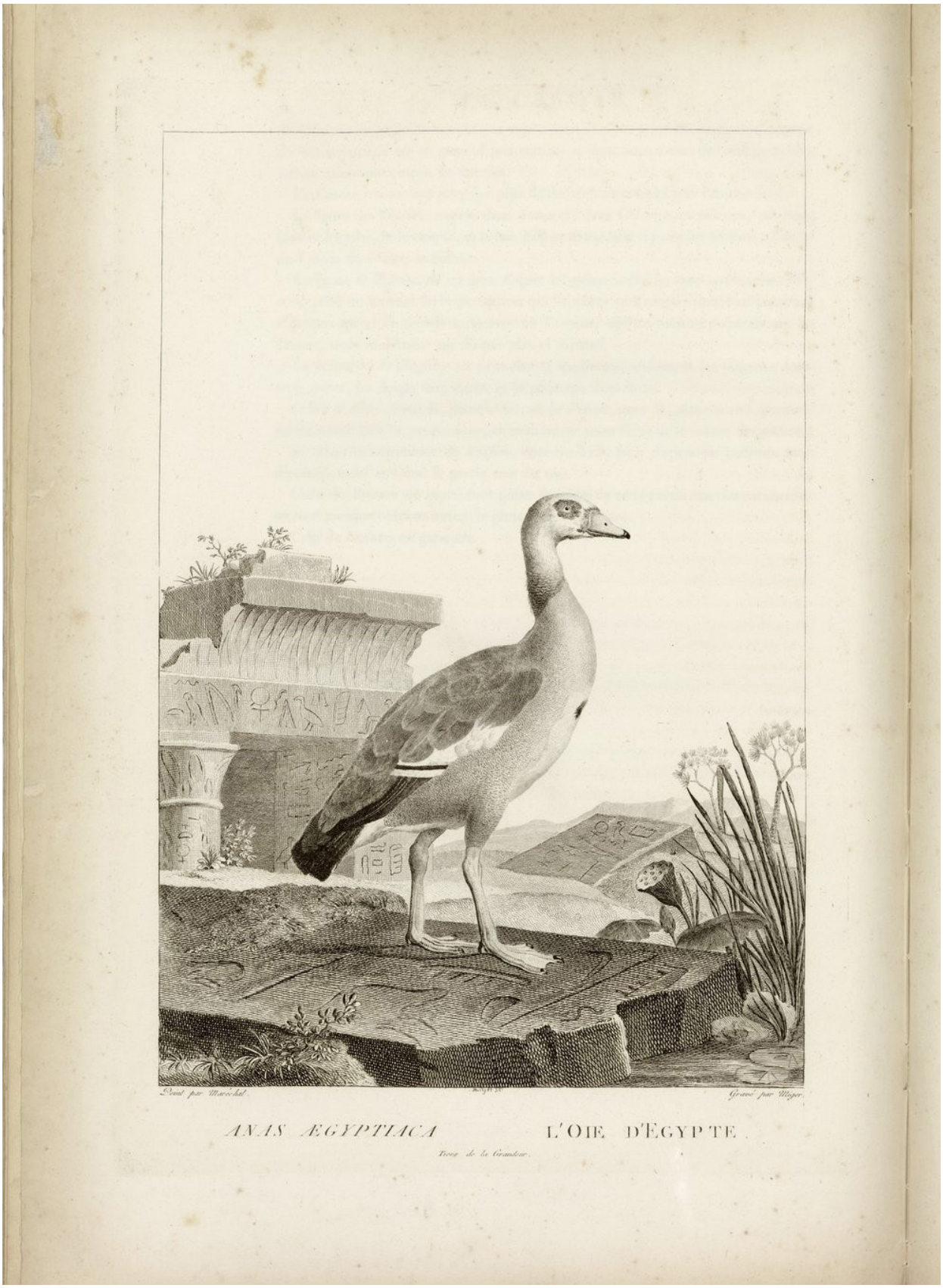


Figure 5 : L'Oie d'Égypte, gravure de Miger d'après Maréchal, La Ménagerie du Muséum national d'histoire naturelle, 1801. Source : BnF.

spectateur au sein d'un immense volume sphérique transparent peuplé d'oiseaux, de reptiles et de végétaux dont la parenté avec les panoramas et géoramas est évidente[20](fig. 7).

Les panoramas étaient alors à Paris l'un des spectacles les plus populaires et c'est un mode de représentation qui avait largement diffusé depuis le début du siècle. Dès 1817, le critique d'art François Miel, futur collègue de Rohault à la Société libre des beaux-arts et qui devait d'ailleurs par la suite rendre compte aux sociétaires des embellissements réalisés par Rohault au Jardin des Plantes, avait prôné l'installation aux abords du Jardin du roi d'un panorama dans lequel *:*

« […] on verrait les villes d'orient et celles des tropiques, qui, en offrant au spectateur d'autres hommes, d'autres animaux, une autre végétation, sembleraient mettre en scène les galeries d'histoire naturelle, et donneraient la meilleure leçon de cette science attrayante.[21] *».*

Texte essentiel qui montre la force du mode de présentation panoramique qui, après avoir fait découvrir aux Européens les grandes villes du vieux continent et les célèbres batailles napoléoniennes, a gagné la sphère scientifique. Clairement s'exprime ici la volonté de mettre en place des dispositifs didactiques capables de compléter l'expérience « mondiale » du spectateur au contact des collections.

Le décor de la galerie de Minéralogie : le panorama au service de l'histoire naturelle

Le panorama va d'ailleurs s'inviter par un autre biais, plus classique, pour compléter l'invitation au voyage représentée par les collections : le décor. Pour l'extérieur de la galerie de Minéralogie et de géologie, Rohault est tenu par l'enveloppe budgétaire à une grande sobriété qui s'incarne dans une proposition néoclassique avant tout fonctionnelle. Seuls les deux frontons, sculptés par Lescornée (1799-1872) entre 1835 et 1836 représentent les deux branches scientifiques abritées par la Galerie, selon une proposition néanmoins originale. Mais à l'intérieur, Rohault entend doter l'édifice d'un décor autrement ambitieux. En plus d'une double colonnade de colonnes corinthiennes, la statuaire et la peinture sont convoquées. Dans deux coupes séduisantes conservées aux Archives nationales[22] (fig. 8), Rohault propose ainsi sa propre vision de cet ensemble peint. D'un panneau à l'autre, un voilier semble suivre sa course le long d'un paysage méditerranéen, ponctué de temples antiques. Un autre panneau représente un pont que l'on devine en fer, enjambant un précipice. Certes, on peut arguer qu'il s'agit de simples dessins de présentation et il faut demeurer prudent vis à vis d'une esquisse picturale qui émane d'un architecte qui savait alors puiser dans le répertoire ornemental des manuels à sa disposition. Pourtant, ce qui est représenté va plus loin selon nous que les modèles véhiculés par les manuels pour ce type d'édifices publics, dont d'ailleurs la France n'offre alors presque aucun exemple. Cette vision, c'est celle d'un jeune architecte qui a déjà réalisé plusieurs voyages en Europe et celle d'un territoire que ses camarades ingénieurs (Rohault est polytechnicien) commencent à dompter. Vision en même temps fortement néoclassique du territoire, qui met en scène une sorte de voyage à Rome idéalisé, par les voies terrestres et maritimes. Tout autre est la vision qu'Alexandre Brongniart, le titulaire de la chaire de Minéralogie et l'un des professeurs les plus puissants du moment au Muséum, va exprimer dans sa correspondance avec l'architecte, qui souhaite que les peintures illustrent les grands sites de provenance des minéraux exposés dans la galerie[23]. S'il faut vraiment un décor (les professeurs y sont très réticents car il concurrence les collections[24]), du moins l'écrin doit-il être didactique et servir de propédeutique aux collections qui y seront exposées. Comme pour les panoramas proposés par Miel, le décor est une prothèse qui supplée l'imagination et doit permettre au visiteur, voire au savant (la photographie étant encore d'invention très récente, c'est le dessin qui rend toujours à cette époque compte des réalités naturelles) d'évoquer les sites de prélèvement et de compléter l'image du monde. À propos de la Galerie de Minéralogie, Paul-Antoine Cap dans sa description de l'établissement estimera en 1854 qu'*«il est à désirer que ces exhibitions des divers aspects de la nature se multiplient et complètent par la vue ce que l'imagination du promeneur essayerait en vain d'inventer*[25] »

---

21 François Miel, *Essai sur le Salon de 1817, ou Examen critique des principaux ouvrages dont l'exposition se compose*, Didot, Paris, 1817.

22 Arch. nat. N/III/Seine/1120.

23 Rapport sur des travaux à effectuer à la Galerie de Minéralogie et en particulier les peintures, par le Conseiller d'État directeur des Monuments publics au Ministre Secrétaire d'État au département des Travaux publics, 4 novembre 1839. Arch. nat. F21 1570.

24 *La jeunesse des musées : les musées de France au XIXe siècle : [exposition], Paris, Musée d'Orsay, 7 février - 8 mai 1994* / [organisée par la Réunion des musées nationaux et le Musée d'Orsay] ; sous la direction de Chantal Georgel..

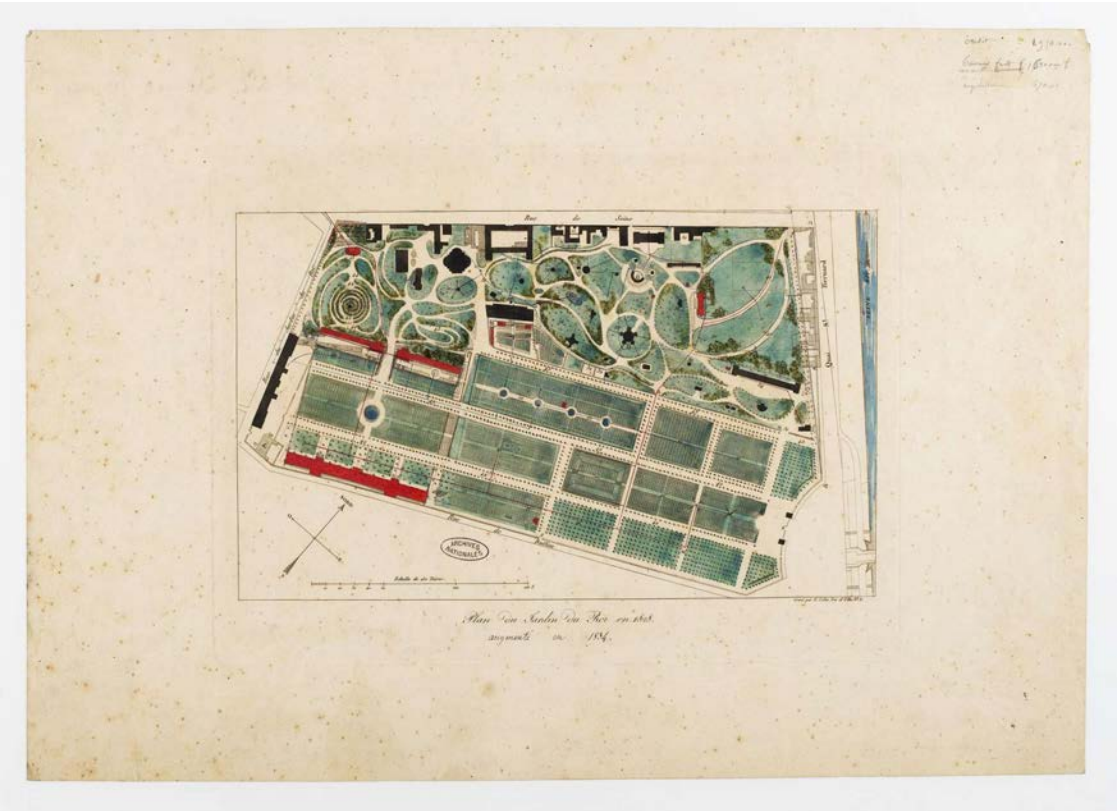


Figure 6 : La Vallée Suisse, jardin Anglais. Aubertin, François, Graveur ; Huet, Nicolas le Jeune, Dessinateur, entre 1790 et 1821. Source : Musée Carnavalet, Histoire de Paris.

Figure 7 : Projet de volière pour les passereaux étrangers, Charles Rohault de Fleury, coupe, 1835, encre et lavis. Source : Mcollections du Muséum.

La galerie de Minéralogie en gestation est ainsi le théâtre discret de deux visions différentes du territoire. Rohault obtient de haute lutte le maintien d'une double colonnade cannelée ainsi que le principe d'un décor, Brongniart l'emporte sur la vision géologique de ce dernier. Au reste la limitation des crédits ne permettra pas de réaliser le décor en une seule fois. Quatre peintres y contribuèrent. Charles Rémond termine des éruptions du Vésuve et de l'Etna en 1842, qui seront placées aux extrémités de la galerie. Les quatre panneaux qu'Auguste-François Biard tire de son voyage au Spitzberg et qui forment dans l'un des vestibules un grand panorama de Magdalena Bay ne seront achevés qu'en 1861[26] : c'est, littéralement, l'idée imaginée par Miel en 1817 mise en œuvre ! Entretemps le Muséum a acheté des vues d'Islande au peintre Sébastien-Charles Giraud, qui faisait également partie de la commission scientifique du Nord, et qui ont rejoint la galerie en 1858. Enfin, Évremond de Bérard termine beaucoup plus tard, en 1876, quatre grandes toiles (la soufrière de la Guadeloupe, l'île Maurice, les puits d'Auvergne et les montagnes du Mont-Dore). Fresque géologique certes, mais aussi politique, inaugurée par une réminiscence iconique du Grand Tour, nourrie par les glorieuses campagnes scientifiques françaises et qui soude pour finir la France à ses colonies. Quoique très originale, la réalisation finale n'interdit d'ailleurs pas de regretter l'unité du projet néoclassique liminaire. Ce n'est sans doute pas un hasard si c'est sous la présidence de Charles Rohault de Fleury que la Société des beaux Arts réfléchira quelques années plus tard à l'unité des décors dans les monuments publics.

S'étendre dans la Cité : le rêve d'un « jardin-monde »

En dehors de la tentation mimétique et panoramique, le Jardin va aussi tâcher de s'étendre dans la ville en s'efforçant de réaliser le grand dessein postrévolutionnaire que nous avons évoqué plus haut.

La conquête de l'îlot

La première étape, c'est la conquête des derniers terrains qui permettent au Muséum de jouir de l'intégralité de l'îlot compris entre les rues de Seine, du Jardin du roi, de Buffon et du quai Valhubert. L'idée est simple mais ce fut un travail de longue haleine. Les terrains situés dans le quart nord-est de ce quadrilatère, à l'angle des rues Cuvier et du quai Saint-Bernard, étaient occupés par des chantiers de bois brulés et des petites maisons que leurs propriétaires étaient peu disposés à céder. Parcelle après parcelle, le Muséum parvient à faire l'acquisition des derniers terrains de ce quart nord-est, comme l'illustre un plan conservé dans les archives du Muséum, qui montre au moyen d'une retombe la modeste avancée réalisée par le biais d'un échange. Ces nouveaux terrains lui permirent d'étendre la Ménagerie et de concevoir de nouvelles fabriques.

Des entrées et des allées dans le Jardin repensées et renouvelées

Charles Rohault de Fleury repense la grande perspective du Jardin depuis la place Valhubert, qui est corrigée par l'implantation des nouvelles constructions de sorte que les serres et la galerie de Minéralogie forment comme les ailes des galeries d'histoire naturelle. Mais, en plus de cet axe est-ouest, Rohault de Fleury travaille soigneusement l'axe nord sud. Une allée courbe prend à cette époque une importance considérable, qui part de la nouvelle entrée réalisée par Rohault à l'angle des actuelles rue Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire, passe au centre des nouvelles serres chaudes et conduit à une grande croisée pratiquée dans la façade de la galerie de Minéralogie, que Rohault avait prévu de souligner par deux grandes figures féminines sculptées. C'était doter le Jardin d'une sorte de decumanus pour mieux l'inscrire dans la ville.

Des rêves d'extension

Car cette intense phase de réalisation n'épuise pas les rêves du Muséum. Si nous avons choisi à dessein le terme un peu désuet d'embellissement c'est qu'il ne s'agit pas seulement de construire de nouveaux bâtiments mais aussi de concevoir le futur du Muséum comme une opération d'aménagement urbain complète, en étendant encore le Muséum, et en le rapprochant du cœur battant de la vie parisienne.

25 Paul-Antoine Cap, *Le Muséum d'histoire naturelle*, Curmer, 1854, p. 207. Cité par Anton Moret. «La présentation des collections de minéralogie au Muséum national d'Histoire naturelle : du Cabinet d'Histoire Naturelle du Jardin du Roi à la Galerie de Minéralogie et de Géologie du Muséum national d'Histoire naturelle, de 1739 à 1893». *Art et histoire de l'art.* 2014. <dumas-01543353>

26 « Les mêmes vues panoramiques faites à l'huile, sur les lieux par M. Biard, vont bientôt décorer les nouvelles galeries de géologie du muséum, où sont déposées toutes nos collections de minéraux, de roches et de fossiles du Spitzberg et autres parties du nord de l'Europe. ». *Voyages de la commission scientifique du Nord, en Scandinavie, en Laponie, au Spitzberg et aux Feroë pendant les années 1838, 1839 et 1840 sur la corvette La Recherche, commandée par M. Fabvre,* tome premier, Arthus Bertrand, Paris.

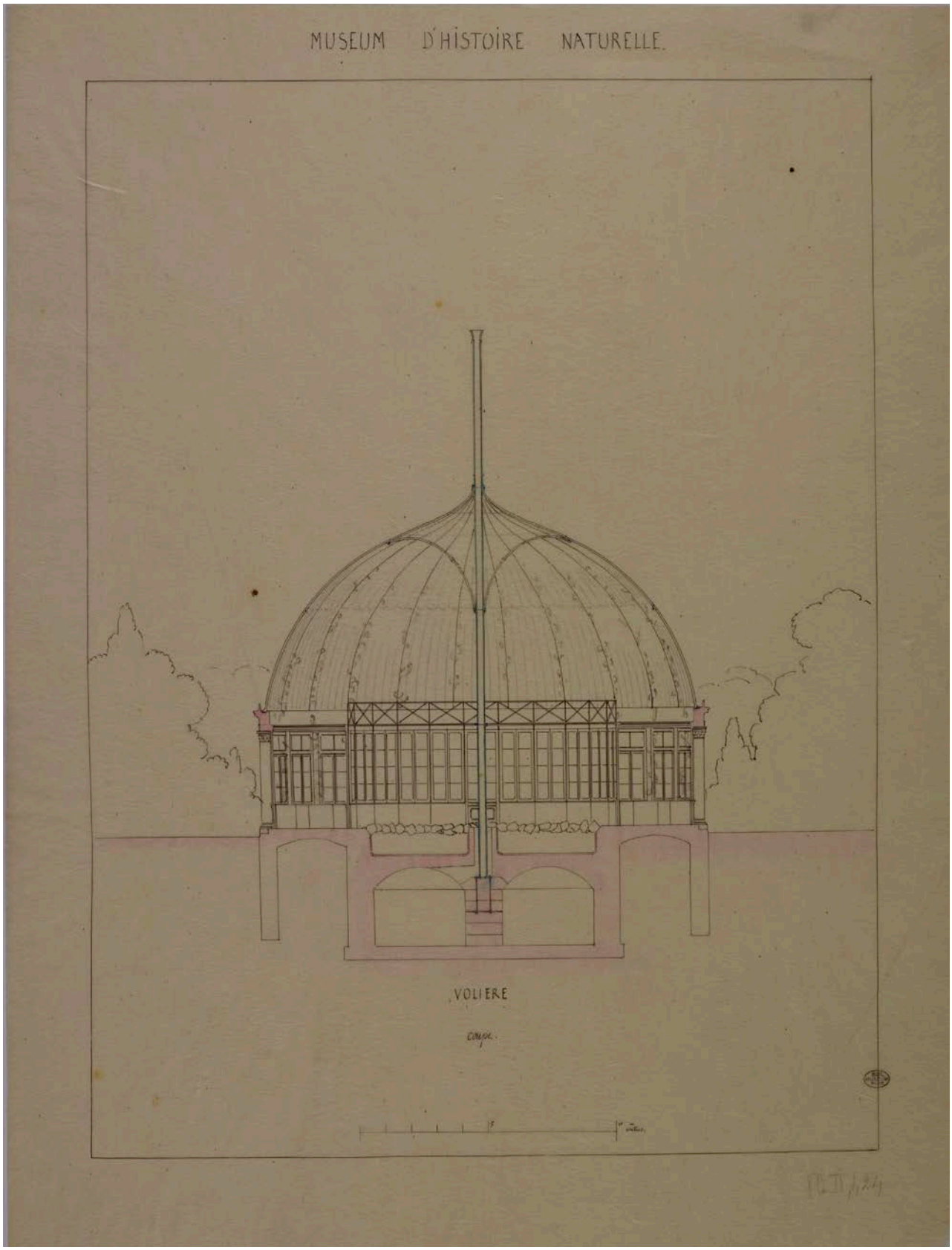


Figure 8 : Projet de décor pour la galerie de Minéralogie, Charles Rohault de Fleury, 1836. Source : Arch. nat.

En théorie le Muséum peut s'étendre vers les quatre points cardinaux.

À l'ouest, il n'a pas cherché à le faire, coincé par l'habitat privé et l'ancien hôpital de la Pitié. Mais une meilleure connexion au cœur de Paris a toutefois été recherchée comme en atteste un projet des années 1840 dont l'une des versions est conservée au Muséum (fig. 9). Le projet de l'architecte Nicolas-Auguste Portret consiste à relier la nouvelle entrée du Muséum réalisée par Rohault au Jardin du Luxembourg, via le Panthéon, créant ainsi un axe qui relie le Muséum à deux sites phares de la rive gauche et réalisant donc une sorte de « système de parcs[27] ». L'historien Pierre Pinon cite l'architecte Portret[28] comme l'un des auteurs de percées modestes mais déjà ambitieuses élaborées sous la Monarchie de Juillet, qui annoncent celles mises en œuvre sous le Second Empire. Ce genre de projets n'était peut-être pas directement et officiellement portés par le Muséum mais il ne faut pas oublier qu'à l'époque les professeurs étaient tous logés dans l'enceinte du Jardin et étaient à ce titre aussi des citoyens qui, parallèlement à leurs activités d'administrateurs du Muséum, s'impliquaient activement dans les affaires municipales. Henri Milne-Edwards (1800-1885), membre de l'Institut, administrateur du Muséum et doyen de la Faculté des sciences, sera ainsi quelques années plus tard, à côté de l'infatigable Portret, l'un des membres fondateurs de « la Compagnie du douzième arrondissement », une société anonyme qui avait pour objet l'amélioration des divers quartiers du XIIe arrondissement de Paris (aujourd'hui 5e arrondissement)[29].

Au sud, des terrains sont disponibles, traversés par la Bièvre. Un paysage bucolique mais aussi marécageux, où effectivement le Muséum construira progressivement divers bâtiments. Rohault y élèvera en 1838 un grand hangar, puis, dans les années 1850, le laboratoire d'anatomie comparée, dans une zone cependant d'instabilité immobilière qui perdure jusqu'à aujourd'hui, et sans envisager dans un premier temps du moins de bâtiments phares ouverts au public.

À l'est, on pourrait croire que la Seine forme une barrière naturelle à l'expansion du Muséum mais de manière surprenante il existe un projet, très peu connu et véritable utopie, de transformer l'île Louviers, alors encore la troisième île de la portion centrale de la Seine, en une sorte de réserve naturelle. L'homme de lettres et futur député Alphonse Esquiros s'en fait l'écho dans un essai paru en 1847 :

« *Une telle situation emprisonnée fait de plus en plus naître le regret que la ville de Paris n'ait point cédé, dans ces derniers temps, au Muséum d'histoire naturelle, le terrain de l'ile Louviers, pour que la science y pût élever, dans des bassins, quelques poissons et des animaux amphibies. Annexe de la ménagerie, cette île agréable et déjà plantée d'arbres, se serait rejointe au jardin par une passerelle jetée entre les deux rives de la Seine*[30] ».

Un projet dont il est difficile de savoir s'il émana alors du Muséum lui-même ou d'une soirée de l'Arsenal, qui a littéralement vue sur l'île Louviers à l'époque. Il est en tout cas le parfait écho de la vision romantique de Régnier et Champin dans leur illustration de l'île Louviers pour le *Paris historique* de Charles Nodier (fig. 10). Projet utopique, car l'île sert depuis longtemps de chantier de bois de charpente et s'apprête de toute façon à être fusionnée avec la rive droite et à être lotie. Mais une utopie qui illustre la course contre la montre de la vocation agricole et piscicole représentée par le Muséum contre l'inexorable tendance à lotir l'espace parisien disponible.

Le nord enfin représente le grand espoir du Muséum. Le projet, c'est la récupération des terrains de la Halle aux vins attenante, construite en 1811, pour étendre considérablement la superficie du Muséum et rapprocher ce dernier du cœur de la capitale. Ce grand projet, sur lequel reposaient entièrement les dessins de Molinos ou de Gabriel Thouin, Rohault de Fleury en présentera une version inédite à l'empereur dans les années 1850[31]. Rohault, qui sera alors un proche collaborateur du baron Haussmann, espérera ainsi connecter le Muséum au boulevard Saint-Germain, la future grande artère de la Rive gauche alors en gestation :

« *Le Jardin des plantes est sur la rive gauche de la Seine, la promenade la plus goutée du public. Elle sera rapprochée du centre de la ville si on lui consacre tout ou partie de la Halle aux vins qui deviendra sans doute prochainement disponible.* [Le Public] *trouvera la place qui lui manque. Une grande allée courbe de 20 mètres de largeur partant du quai à son confluent avec le boulevard St Germain pénétrera au centre du Muséum à l'extrémité des serres courbes et de*

27 Nous empruntons cette expression au titre du fameux traité d'urbanisme de Jean-Nicolas Forestier *Grandes villes et système de parcs*, publié en 1908.
28 Pierre Pinon, *Atlas du Paris haussmannien : la ville en héritage du Second Empire à nos jours*, Parigrammes, Paris, 2016 [seconde édition], p. 43.
29 *Gazette municipale*, 25 Aout 1856, pp. 1868-1869.
30 Alphonse Esquiros, *Paris, ou Les sciences, les institutions, et les mœurs au XIXe siècle*, Paris, 1847, p.230-231.
31 Arch. nat. F21/6111. Je remercie Olivier Vayron de m'avoir signalé l'existence de ce plan, conservé par erreur dans une série de plans du XXe siècle.

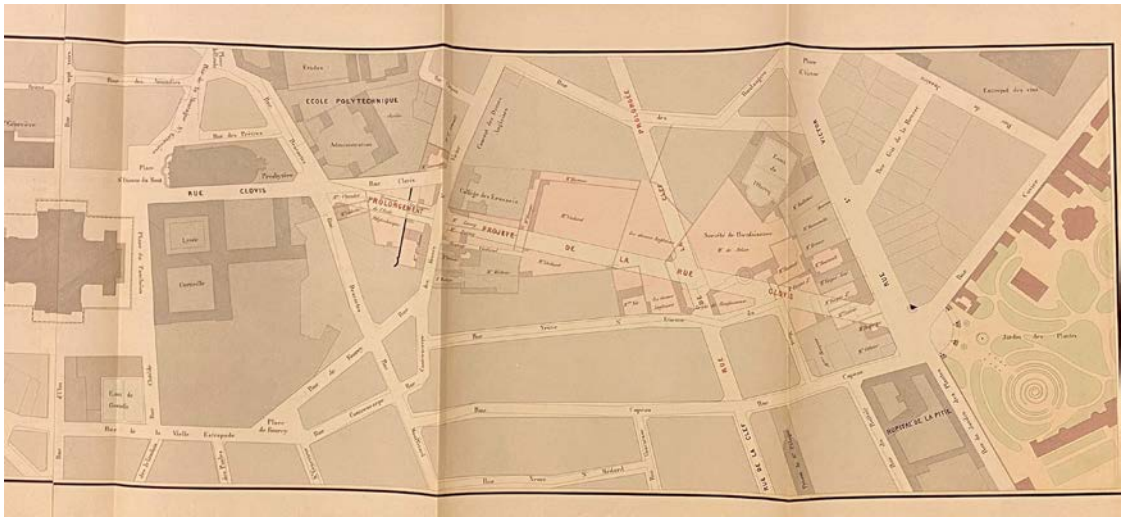


Figure 9 : Projet d'ouverture en prolongement de la rue Clovis, Nicolas-Auguste Portret, 1848. Source : collections du Muséum.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Figure 10 : L'île Louviers, gravure de Regnier d'après Champin, Paris historique, Charles Nodier, 1836. Source : BnF.

la galerie de Minéralogie et s'avancera jusqu'au boulevard St Marcel, en facilitant sur ce point la circulation de la ville[32] ».

Le Jardin est sous la plume de Rohault assimilé à une promenade : l'enjeu urbain est clairement mis en avant, qui doit faire du Jardin un axe urbain majeur. Le changement d'échelle permet aussi à Rohault d'imaginer jusqu'à jouir d'un lac qui ne gèlerait pas en hiver, propice à toutes les expériences de pisciculture : en transcendant ses limites, le Jardin pouvait espérer sublimer en partie son artificialité pour se rapprocher du monde naturel. Dans ce projet pharaonique de Rohault sous le Second Empire, le Muséum a en tout cas fait exploser les limites de l'ancien Jardin du roi. Il ne consiste plus en un simple musée dans un jardin clos mais en une vaste cité naturaliste au cœur de la grande ville (fig. 11), le clair pendant sur la rive gauche du majestueux ensemble de musées et d'espaces verts qui s'étend sur la rive droite du Louvre aux Champs-Elysées au moment de l'Exposition universelle de 1855.

Vers un Louvre des sciences naturelles ?

Et puisqu'il s'agit de s'inspirer du grand modèle urbain du cœur de Paris, qui a permis l'extension et l'achèvement du Louvre, on ne s'étonnera pas qu'au Muséum le rêve caressé par Rohault de Fleury fût d'unifier les façades des différentes constructions au moyen d'ordonnances renaissantes, pour faire du Muséum « un Louvre des sciences naturelles ». Reprise à plusieurs reprises à la fin du XIXe siècle à l'aube de construire la nouvelle Galerie de zoologie, cette expression apparaît dès 1858 dans un texte qui incitait à rénover et agrandir le Muséum[33]. Elle témoigne aussi de la renommée grandissante et de la maturité de Charles Rohault de Fleury, qui a enfin pu accomplir un long voyage en Italie en 1848, et qui aspire désormais à richement orner les architectures publiques dont il a la charge. Les projets de Rohault de Fleury pour le Muséum sous le Second Empire ne cherchent plus tant à créer une image du monde qu'à créer un ensemble palatial complet et cohérent qui rivalise avec le premier musée de France.

Digression : qui était Pentland ?

Avant de conclure, un mot sur l'ambition que nous avons tâché de décrire. Ce rêve d'un jardin-monde est-il un rêve exclusivement franco-français voire un fantasme des seuls acteurs qui président aux destinées de l'établissement ? Répondons à cette question par un fait en apparence anecdotique. En 1851, l'année de l'exposition universelle de Londres qui va voir le triomphe du Crystal Palace, Charles Rohault de Fleury est missionné pour se rendre une nouvelle fois en Angleterre, qui a dépassé depuis quelques années déjà les créations françaises de fer et de verre. À l'époque, on pratiquait des lettres d'introduction et en vue de ce voyage, le nouveau titulaire de la chaire des Cultures du Muséum, Joseph Descaine (1807-1882), recommande Rohault à deux personnes[34]. La première est William Jackson Hooker (1785-1865), le directeur des jardins botaniques royaux de Kew depuis 1841, où une fameuse serre chaude, la Palm House, a été construite entre 1844 et 1848. Le deuxième est une figure beaucoup moins connue, un certain Joseph Barclay Pentland (1797-1873), qui n'avait alors pas de rôle institutionnel en particulier. Or qui était Pentland ? Pentland[35] était un citoyen anglais qui était venu travailler pour Cuvier au Jardin des Plantes dans les années 1820 et qui ensuite s'exila longtemps en Bolivie où il devint ingénieur géographe, consul, et toujours naturaliste. Pentland, qui contribua à améliorer le relevé cartographique des territoires andins qu'il explora, resta toute sa vie un ami et correspondant du Muséum, amitié dont on trouve la trace sensible dans les collections du Muséum aujourd'hui, puisque trois cents spécimens furent adressés par lui[36]. Il fit aussi don d'une carte dont il était l'auteur, qui se trouve dans le fonds ancien de la cartothèque conservée au Muséum[37]. Nous n'avons pas résisté à proposer de s'emparer de cette figure méconnue, mais nous le faisons aussi pour rappeler que malgré la concurrence avec l'Angleterre (le Muséum national d'histoire naturelle se construit à cette époque systématiquement en émulation avec les innovations opérées outre-Manche) le Muséum est toujours au XIXe siècle nourri par les envois d'une vaste communauté internationale qui le considère,

32 Mémoire sur les travaux et les projets dirigés ou dressés par Mr Rohault de Fleury, architecte du gouvernement au Muséum d'histoire naturelle de 1832 à 1867. Arch. nat. F21/826.

33 *L'illustration horticole, journal spécial des serres et des jardins*, Gand, 1858, np.

34 Archives Rohault de Fleury, collection particulière.

35 À noter que Pentland ne figure pas dans JAUSSAUD, Philippe (dir.) ; BRYGOO, Édouard-Raoul (dir.). *Du Jardin au Muséum en 516 biographies*. Nouvelle édition [en ligne]. Paris : Publications scientifiques du Muséum, 2004 (généré le 25 avril 2022). Disponible sur Internet : <http://books.openedition.org/mnhn/2065>. ISBN : 9782856538531. DOI : https://doi.org/10.4000/books.mnhn.2065.

36 Source : https://science.mnhn.fr/institution/mnhn/search

37 La Laguna de Titicaca and the Valleys of Yucay, Collao, and Desaguadero in Peru and Bolivia, collections du Muséum, conservée sous la cote CB 420 – FA.

à juste titre, comme un bien commun européen et même mondial.

Conclusion

La transformation architecturale du Jardin des Plantes sous la Monarchie de Juillet traduit dans la pierre, dans le fer et dans le verre, l'inévitable modernisation de l'institution et sa transition de l'ancien Jardin du roi vers un Muséum conçu comme le lieu d'exposition globale de toutes les richesses naturelles de la Terre. Les projets d'aménagement du Muséum reflètent de différentes façons l'ambition de faire du Jardin un miroir du monde, non sans ambiguïté sur la nature du modèle à refléter. Que ce soit par le moyen classique du décor comme par les nouvelles possibilités offertes par la technique (le fer et le verre), le recours au panorama est omniprésent dans les nouveaux bâtiments qui sortent de terre. Cette ambition a ses succès mais aussi ses limites. D'autres bâtiments seront ensuite construits au fil des décennies au Jardin des Plantes, découlant largement des projets qui étaient ceux de Rohault, mais sans remettre en cause la géographie spatiale d'une institution qui conquiert et fige alors dans ses grandes lignes l'îlot qu'elle occupe encore aujourd'hui. En effet ni Rohault ni aucun architecte après lui ne parviendront par l'architecture à donner au Muséum l'unité qu'a aujourd'hui le grand Louvre ni à ouvrir le Jardin des Plantes sur la ville. Le rêve d'extension sur la Halle aux vins prendra définitivement fin dans les années 1950 avec la construction du campus de Jussieu tandis qu'au moment de concevoir l'accès des cars de visiteurs à la nouvelle Galerie de l'évolution, dans l'utopie touristique des années 1990, l'architecte Paul Chemetov se heurtera à l'inadéquation du réseau viaire desservant le Jardin. Ainsi, le Jardin des Plantes, toujours un peu à l'écart des grands axes et de l'agitation urbaine, conservatoire éclectique de l'architecture française de la fin du XVIIIe siècle au XXe siècle, avec son relief rétif aux grands projets rationalisateurs et ses nombreux coins secrets, vérifie-t-il encore pour une large part ce qu'écrivait de lui en 1812 l'auteur d'une des plus belles descriptions du Jardin : « *On ne peut l'appeler le plus beau Jardin de Paris, puisque les Tuileries et le Luxembourg existent ; mais on ne peut du moins lui contester l'avantage précieux d'être le plus intéressant des trois, et le séjour le plus propre à la plus heureuse et la plus douce mélancolie*[38] ».

Figure 11 : Charles Rohault de Fleury, projet d'extension du Muséum sur la Halle aux vins, 1855. Source : Arch. nat.

38 Guérin et Schwartz, *Vues et description du Jardin des Plantes*, Paris, 1813, p.15.

Bibliographie

Aubertin, F., entre 1790 et 1821, La Vallée Suisse, jardin Anglais, Paris, Musée Carnavalet, Histoire de Paris.

Béraud et Dufey, 1825, *Dictionnaire historique de Paris*, tome 1, Paris, A la librairie nationale étrangère.

Besse, J-M., 2017, « Le siècle des géoramas » dans *Globes. Architecture et sciences explorent le monde*, Paris, Cité de l'architecture/Norma éditions.

Brault J., 2022, *De fer et de verre. L'étonnante volière de l'architecte Charles Rohault de Fleury*, Paris, Presses scientifiques du Muséum (à paraître).

Cap P-A, 1854, *Le Muséum d'histoire naturelle*, Paris, Curmer.

Cuvier G. *et al.*, 1801, *La ménagerie du Muséum national d'histoire naturelle, ou Les animaux vivants*, Paris, Chez Miger.

Comment, B., 1993, *Le XIXe siècle des panoramas*, Paris, A. Biro.

Deleuze J., 1823, *Histoire et description du Muséum royal d'histoire naturelle*, Paris, chez M.A. Royer au Jardin du roi.

Dulaure J-A., 1791, *Nouvelle description des curiosités de Paris*, troisième édition, tome 2, Paris, chez Le Jay.

Durdent, J-R., 1812, *Promenades de Paris ou collection de vues pittoresques de ses jardins publics*, *Vues et description du Jardin des Plantes*, Paris, chez Guérin et Schwartz.

Esquiros A., 1847, *Paris ou Les sciences, les institutions, et les mœurs au XIXe siècle*, Paris, au comptoir des imprimeurs-unis.

Gaimard, P. (dir.), *Voyages de la commission scientifique du Nord, en Scandinavie, en Laponie, au Spitzberg et aux Feroë pendant les années 1838, 1839 et 1840 sur la corvette La Recherche, commandée par M. Fabvre*, Paris, Arthus Bertrand.

Georgel C. (dir), 1994, *La jeunesse des musées* : *les musées de France au XIXe siècle*, Paris, Musée d'Orsay.

Jauffret L-F., 1798, *Voyage au Jardin des Plantes*, Paris, de l'imprimerie de Ch. Houel.

Jaussaud, P. (dir.), Brygoo, É-R. (dir.), 2004, *Du Jardin au Muséum en 516 biographies*. Paris, Publications scientifiques du Muséum.

Kotzbue A., 1805, *Souvenirs de Paris*, Paris, Chez Barba.

Le Roi, 1830, *Nouveau plan routier de la ville de Paris, revu et corrigé en 1830, orné de ses principaux monuments*, Paris, BnF, département des cartes et plans, GE C-3364.

L'illustration horticole, journal spécial des serres et des jardins, 1858, Gand.

Loudon J-C., 1817, *Remarks on the construction of hothouses*, London, Taylor.

Miel F., 1817, *Essai sur le Salon de 1817, ou Examen critique des principaux ouvrages dont l'exposition se compose*, Paris, Didot.

Moret A., 2014, *La présentation des collections de minéralogie au Muséum national d'Histoire naturelle : du Cabinet d'Histoire Naturelle du Jardin du Roi à la Galerie de Minéralogie et de Géologie du Muséum national d'Histoire naturelle, de 1739 à 1893*. Art et histoire de l'art. 2014.

Nodier C., 1838, *Paris historique. Promenade dans les rues de Paris*, F.G. Levrault.

Panorama of the curiosities of Paris, 1830, Paris, Galignani.

Pinon P., 2016, *Atlas du Paris haussmannien : la ville en héritage du Second Empire à nos jours*, Paris, Parigrammes.

Portret N-A., 1848, Projet d'ouverture en prolongement de la rue Clovis, 1848, Paris, collections du Muséum.

Rapport sur des travaux à effectuer à la Galerie de Minéralogie et en particulier les peintures, par le Conseiller d'État directeur des Monuments publics au Ministre Secrétaire d'État au département des Travaux publics, 4 novembre 1839. Paris, Arch. nat. F21 /1570.

Rohault de Fleury, C., 1834, Plan du Jardin des Plantes en 1828, augmenté en 1834 des premiers projets conçus par Charles Rohault de Fleury, ms, Paris, Arch. nat. N/III/Seine/1120/66.

Rohault de Fleury, C., Projet de volière pour les passereaux étrangers, Charles Rohault de Fleury, coupe, 1835, encre et lavis, ms, Paris, collections du Muséum, PL. II, 424.

Rohault de Fleury, C., Projet de décor pour la galerie de Minéralogie, Charles Rohault de Fleury, 1836, ms, Paris, Arch. nat, N/III/Seine/1120.

Rohault de Fleury C., 1837, *Muséum d'Histoire naturelle : serres chaudes, galerie de minéralogie, etc.*, Paris, Didot.

Rohault de Fleury, C., 1855, projet d'extension du Muséum sur la Halle aux vins, ms, Paris, Arch. nat., F21/6111.

Rohault de Fleury, C., 1867, *Mémoire sur les travaux et les projets dirigés ou dressés par Mr Rohault de Fleury, architecte du gouvernement au Muséum d'histoire naturelle de 1832 à 1867*. Paris, Arch. nat. F21/826.

Spary E., 2005, *Le Jardin d'utopie : L'Histoire naturelle en France de l'Ancien Régime à la Révolution*, Paris, Publications scientifiques du Muséum.

Thouin A. *et al.*, 1816, *Encyclopédie méthodique. Agriculture*, tome sixième, Paris, Chez Mme Veuve Agasse.

Thouin G., 1820, *Plans raisonnés de toutes les espèces de jardins*, Paris, de l'Imprimerie de Lebègue.